

XYZ. La revue de la nouvelle

Lettre d'amour

Frédérick Pellerin



Number 35, Fall 1993

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/3919ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Pellerin, F. (1993). Lettre d'amour. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (35), 77–78.

LETTRE D'AMOUR

FRÉDÉRIC PELLERIN

Préambule

Crois-moi, mon amour, je suis conscient de l'effort que doit être pour toi cet isolement systématique que tu t'es imposé en allant fumer ta cigarette dans le froid du garage. J'y vois la preuve irréfutable de ton respect envers nous trois. Cela m'impressionne, tant le fumeur semble d'ordinaire certain de son bon droit. Il est un fait que depuis cette décision, la maison a retrouvé son odeur habituelle, celle des corps, de la nourriture et des livres. Je parviens même depuis peu à sentir la présence de poussières dans les recoins les plus rebelles à l'aspirateur et au chiffon. Tu as remarqué toi aussi l'absence de l'odeur du tabac qui planait jusque-là dans chaque pièce et tu t'en es félicitée. De même le soir, avant de rejoindre nos filles dans la chambre familiale, lorsque je lis à haute voix les lignes d'un roman propice à l'oralité, osé-je de nouveau respirer tout mon soul et donner à ma voix l'écho que la prose mérite. Je ne me retiens plus, je ne cherche plus l'air, ni pour moi ni pour les enfants que je devais parfois éloigner de toi. Ton besoin de fumer est désormais filtré par la conscience que tu as de ton geste. Il te faut prendre la cigarette et le briquet, endosser le manteau, enfiler les chaussures et tourner la poignée d'une porte, t'asseoir sur le béton froid, dans le désordre et la puanteur d'huile de vidange du moteur.

Lettre

Bien que par essence ils n'en aient aucun, je peux donner un sens à mes gestes. Les rendre humains. Pourtant condamné à n'être jusqu'à la fin qu'une marionnette autonome, un Pinocchio en

somme qui jamais ne serait fait homme, corps ambulant sur la matière fossile dont il réclame les droits, je peux volontairement briser la malédiction et, me tournant vers toi, te tendre la main. Alors, nos regards se croisant dans le vide et nos peaux s'effleurant l'une l'autre, un lien s'enracine et germe, nos gestes remuent l'air, influent sur l'espace et le temps, inventent le réel et forment nos consciences. Nous nous aimons. Nous en prenons le risque. À partir de rien, de l'évidence du rien, en symbiose avec l'ineffable, nos deux corps mêlés au cosmos, à l'endroit, à l'envers, peu importe les positions qu'ils prennent et les audaces qu'ils se permettent, ils s'aiment. De là nos deux sexes confondus, retournant à l'élan primordial d'avant la chute en une apothéose d'étoiles au-dessus de nos têtes et de scintillements dans nos yeux qui n'arrête nullement la quête de la mort qui en chacun de nous pourtant fait son chemin. Permetts-moi pour un instant de concevoir le vide dont je suis bâti, de le saisir à travers ta béance et de m'y engouffrer tout entier, de m'y mouvoir en un va-et-vient régulier, en achevant de composer cette lettre d'amour.

Post-scriptum

Je l'ai dit, nous nous aimons. Nous y croyons. Pourtant, nous savons combien il est dangereux et illusoire d'aimer. La souffrance que l'amour ne manque jamais de provoquer. Mais nous jouons à nous aimer pour ne pas avoir à chercher autre chose que l'amour ni personne d'autre à aimer. Nous nous sommes trouvés contre des millions d'hommes et de femmes. C'est notre choix. Péremptoire comme tous les choix et chimérique avec ça ! Ne crains rien de moi, je suis ainsi fait que tout au fond de moi, derrière, loin derrière le rideau des apparences, tiré à fond et encore loin derrière celui de l'évidence, par delà le vide que je renferme et plus encore, au delà du néant dont je suis fait, au cœur de mon cœur, dans une toute petite boîte inviolable, verrouillée, je cache en grand secret, parfois à mon insu, l'étincelle de l'émotion, d'où partent en fumeroles légères les sentiments et les tentations.

XYZ